

La confiance des Parisiens était si grande que personne n'ajouta foi à la communication de M. de Moltke. On y vit une de ces ruses dont les Allemands sont coutumiers et par lesquelles ils essayèrent jadis de tromper les défenseurs de Mayence, et ils venaient, disait-on, d'amener la capitulation de Verdun. On crut bien davantage encore qu'il y avait un chef d'état-major de l'armée prussienne qui avait essayé de tromper la bonne foi du général Trochu, ce qui, en y réfléchissant, était invraisemblable. On crut que la nouvelle de cette défaite de l'armée de la Loire était fautive lorsque deux pigeons, sans doute interceptés par les Prussiens, nous arrivèrent, annonçant des succès inouïs des armées allemandes, Rouen occupé, Orléans repris, Bourges et Tours menacés, et cela par deux dépêches signées, l'une comte de Pujol, l'autre A. Lavertujon. Or, M. Lavertujon était enfermé dans Paris, où il occupait les fonctions de secrétaire du gouvernement. Les dépêches étaient donc une

lourde invention de quelques officiers allemands en gaité.

Hélas, si les dépêches apocryphes étaient exagérées, la vérité, que Paris allait bientôt apprendre, n'en était pas moins terrible. Orléans était en effet repris, et l'armée de la Loire était défaite. Les Prussiens menaçaient d'occuper Rouen, et le gouvernement de Tours se repliait maintenant sur Bordeaux. Quels désastres ! Et malgré le ton rassurant de la fin de la dépêche qui apportait la nouvelle de ces déplorables événements, Paris se sentit pour la première fois abandonné et comme perdu, semblable à un îlot submergé par le flot de l'invasion. Mais sur cet îlot flottait du moins le drapeau déchiré mais superbe encore de la République française et de la défense nationale.

Tournons-nous maintenant vers cette armée de la Loire, qui avait été notre espoir, et dont nous allons, avec sa défaite, conter les efforts, les sacrifices et le dévouement.

DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE XI

N° 1.

RAPPORT MILITAIRE FRANÇAIS.

Paris, 6 décembre 1870.

Le général Renault, commandant le 1^{er} corps de la 2^e armée, a succombé ce matin à la suite de l'amputation de la jambe.

On peut dire de ce vieux guerrier que la mort l'a surpris au moment où il rêvait de gloire et de succès pour son pays.

Il avait l'âme haute, le cœur vaillant, et au moment de prendre congé du gouverneur pour marcher au combat, il lui disait que si la patrie attendait de grands efforts de son armée, elle était prête à tous les sacrifices.

D'une bravoure chevaleresque, personne plus que lui n'inspirait à la troupe par son attitude.

Il a été frappé dans une grande journée ; il faut le regretter ; mais, dans ce temps de sacrifices, il ne faut pas le plaindre, car il est mort en soldat.

Auprès de cette vieille gloire est venue s'éteindre une vie toute d'espérance : le commandant Franchetti a également succombé à la suite de sa blessure. Il avait conquis une place d'honneur au milieu des défenseurs de la capitale.

Jeune, ardent, vigoureux de cœur et d'esprit, il n'est pas de journée, depuis le commencement de la campagne, où il n'ait fait preuve de vaillance à

la tête de la troupe d'éclaireurs à cheval qu'il avait formée et qui pleure aujourd'hui l'homme qui avait si bien compris le parti que l'on pouvait tirer d'une pareille troupe d'élite.

Le général Ladreit de La Charrière était mort avant-hier : il n'avait jamais suivi que le chemin ardu du devoir.

Jeune, il aima la gloire et prouva sa valeur. Le 2^e léger, au temps de ses succès, le compta comme un de ses vaillants officiers.

Il fut frappé à l'attaque de Mesly, à la tête de ses troupes, où il déploya une bravoure éclatante, et la fin de sa carrière fut digne de ses premiers débuts. Honneur à tous ceux de nos camarades qui sont tombés comme lui en défendant la patrie !

Par ordre :

Le général chef d'état-major général,

SCHMITZ.

N° 2.

EXTRAIT DU DISCOURS DU GÉNÉRAL TROCHU

à l'Assemblée nationale. — Séance du 14 juin 1871.

Messieurs, à la fin de la séance d'hier, j'ai successivement envisagé devant vous les premiers griefs articulés contre la défense de Paris. Je pour-



suis cet examen en commençant par celui de ces griefs sur lequel nos contradicteurs ont appuyé le plus et qui est comme leur épée de chevet.

Ils disent que nous n'avions pas de plan et que notre incapacité allait au jour le jour des événements. Ce plan est très-simple, très-pratique, très-hardi, et j'en parle avec une liberté d'esprit d'autant plus grande que l'idée première de ce plan est due à mon vaillant collaborateur le général Ducrot, et qu'elle lui fait le plus grand honneur. C'est un principe que, quand une armée de défense veut faire un grand effort, cet effort doit être fait dans la direction où cette armée n'est pas attendue. (Très-bien !)

Une seule direction répondait à cette pensée. C'est la direction de Paris au Havre par Rouen. De

ce côté-là, [les deux bras] de la Seine formant la presqu'île de Gennevilliers devaient sembler à l'ennemi des plus faciles à défendre et ceux où il devait se préparer moins que de tout autre côté. Cette ligne s'étend d'Argenteuil à Chatou et a pour sommet Corneilles. C'était là que nous devions avoir notre plan de sortie et, en effet, de ce côté, l'ennemi n'avait accumulé aucune troupe sérieuse.

Cette direction avait d'autres avantages. Elle était protégée à gauche par le fleuve, à droite par l'armée qui s'était formée à Lille. En outre, par son rapprochement de Pontoise, l'armée pouvait être portée à marches forcées sur Rouen, puis sur la mer, base de ravitaillement et d'opérations.

Tel était ce plan. Voilà le secret des redoutes construites dans la presqu'île de Gennevilliers, re-

doutes commandant cette zone et armées chacune de pièces de gros calibre, et des ponts de bateaux qui s'échelonnaient sur ce parcours. 50,000 hommes devaient traverser bruyamment Paris, se porter à l'est et inquiéter l'ennemi à Bondy; 50,000 autres devaient, le lendemain de cette démonstration, se concentrer dans la presqu'île de Gennevilliers, passer le fleuve près le Point-du-Jour, marcher en avant, traverser l'Oise et aller jusqu'à Rouen, puis jusqu'à la mer. A ce plan se rattachaient un projet de ravitaillement pour la place de Paris, puis un autre plan relatif à une seconde opération qui devait avoir lieu ultérieurement.

Quand arriva à Paris la nouvelle du succès de Coulmiers, dû à l'habileté du général d'Aurelle, Paris vit dans ce fait non pas un accident heureux, mais le présage certain de la victoire dans l'avenir, et dès lors se forma jusque dans les régions du gouvernement une opinion tendant à ceci: Il faut faire une sortie et percer les lignes ennemies à tout prix. Ce fut un véritable vertige. On considéra que le succès de l'avenir était assuré, et l'on me somma, M. Gambetta surtout, de ne plus songer à autre chose que de chercher ma jonction avec l'armée de la Loire.

Il me fut impossible de résister à ce courant. Il fallut donc abandonner mon premier plan, reporter à l'Ouest ce que j'avais fait à l'Est. Ce fut là un effort immense que je ne pus accomplir qu'avec le concours de tous et notamment avec celui du préfet actuel de la Loire. Je ne crois pas que jamais général en chef ait rencontré un accident plus douloureux. En effet, à partir de ce jour, je dus sacrifier mon premier désir et renoncer à l'objectif de Rouen, que j'avais poursuivi jusqu'à ce jour.

M. Gambetta, continue le général Trochu, allait dans l'illusion jusqu'à annoncer que l'armée de la Loire bivouaquerait le 6 décembre dans la forêt de Fontainebleau. En effet, elle se porta sur Orléans et y trouva ses défaites successives.

Le 24 novembre, j'écrivais à M. Gambetta :

« Je reçois une lettre de vous sans date, que je crois du 23. J'ai grand'peur que l'armée de la Loire ne soit défaite. Ce que vous appelez mon inaction a été le travail le plus incessant pour arriver à faire ce que je devais faire d'abord, à sortir par l'ouest vers Rouen. J'ai dû ensuite aller vers le sud avec vos nouvelles de l'armée de la Loire. »

Je recommandais à M. Gambetta d'obtenir que les troupes pussent se retirer vers Bourges par La Motte-Beuvron. J'insistais pour qu'on évitât les grandes rencontres, car j'étais persuadé que vouloir tenter l'impossible, on devait y trouver la défaite,

M. LE GÉNÉRAL CHANZY. — Je demande la parole.

M. LE GÉNÉRAL TROCHU. — Je persistais dans ma pensée : éviter les affaires en rase campagne, faire une guerre de pays.

Le général explique que son occupation du plateau d'Avron et d'autres positions avait surtout pour but de chasser les Prussiens de Rosny et de Nogent.

Depuis deux mois, je résistais dans le conseil des officiers généraux pour ne pas occuper le plateau d'Avron, parce qu'il était dominé, à une demi-lieue par les batteries prussiennes, et le sol ne permettait pas des travaux profonds d'abri.

Cette occupation d'Avron, sur un sol défoncé, fut faite par l'amiral Saisset dans une seule nuit. La bataille qui eut lieu ensuite fit le plus grand honneur aux troupes improvisées. La crue de la Marne fut la cause d'ordres qui ne furent pas reçus et des batailles successives qui furent livrées. L'une d'elles fut conduite d'une telle façon, que je dois rendre ici un public hommage au général qui la soutint, au général Ducrot.

Là périt l'élite des hommes qui avaient été mes collaborateurs les plus dévoués; là périrent le général Renault, le général Ladreit de la Charrière, et le marquis de Grancey, qui fut un héros parmi les gardes nationales mobiles.

N° 3.

LA BATAILLE DE VILLIERS RACONTÉE PAR UN ALLEMAND.

(Mereure de Souabe.)

Extrait d'une lettre d'un artilleur wurtembergeois.

Villiers, 5 décembre.

Dieu merci, je peux vous écrire et ne suis pas avec les centaines qui, au dehors, couvrent la terre gelée. Ce furent des journées épouvantables, depuis le 30 novembre jusqu'à hier, et ce n'est maintenant que l'on peut donner un coup d'œil, depuis que l'ennemi (les Français) a complètement abandonné ses positions sur la gauche de la Marne. Je me borne à vous faire part de ce qui m'est personnellement arrivé. Depuis le 25 novembre, j'étais avec ma batterie à Sucy-en-Brie, près du quartier général de la 2^e brigade Starkloff; naturellement nous avons été continuellement alarmés par les sorties contre le 6^e corps, et avons été employés presque tous les jours jusqu'au 30 aux retranchements ou en ordre de bataille. Le 30 eut lieu la grande tentative de trouée sur toute notre ligne.

Tout le régiment et le bataillon de chasseurs Linck avaient la mission de reprendre le Montmesly; ces hauteurs, qui se trouvent sous le feu de plusieurs forts de Paris, n'étaient plus occupées que par nos postes, qui avaient dû naturellement se replier devant la masse des Français qui les attaquaient. Vers midi, les nôtres étaient parvenus sur la hauteur, lorsqu'on commanda : 5^e batterie, marche! Nos chasseurs nous saluèrent par des hurrahs lorsque nous arrivâmes en ligne au milieu d'eux et que nous commençâmes un tir violent et bien dirigé sur les bataillons français et sur la position de Créteil qu'ils occupaient, tir si efficace que la retraite des Français, faite d'abord avec ordre, dégénéra en vraie déroute. Pendant ce temps-là, les balles de chassepots nous sifflaient constamment aux oreilles, et obus sur obus tom-

baient sur nous, aussi bien des gros de 24 lancés par les forts de Charenton et de Gravelle, que des obus de 12 envoyés par deux batteries de position placées à Créteil.

Les Français connaissaient exactement la distance, mais un fort vent d'ouest poussait la fumée de nos pièces à gauche et les trompait sur la direction.

Après avoir terminé convenablement notre mission, nous nous sommes retirés, d'après l'ordre du général Starkloff, n'ayant perdu qu'un homme, grièvement blessé et un cheval tué.

Ce combat d'artillerie est un des plus disputés de cette guerre, et de tous les côtés on nous souhaita bonne chance quand nous descendîmes du plateau, mais notre espérance de repos fut déçue.

Au centre, à Cœuilley et Villiers, le combat était resté stationnaire, et nous allâmes en toute hâte à Cœuilley pour soutenir la 1^{re} brigade; là, nous nous mîmes en batterie à côté de la 6^e, dont les pièces étaient enterrées; les canonnières les chargeaient à genoux, et, de cette façon, ils éprouvèrent peu de pertes.

Vous ne pouvez vous faire aucune idée de l'épouvantable pluie d'obus qui nous accueillit ici; c'est un vrai miracle que toute la batterie n'ait pas été détruite par l'immense supériorité numérique des batteries françaises. Nous tirions sur elles avec assurance et précision, mais en moins d'une demi-heure nous avons perdu huit canonnières, dont quatre gravement blessés et quinze chevaux, parmi lesquels se trouve le mien qu'un obus toucha quelques secondes après que j'en étais descendu. Tout à coup quatre mitrailleuses vinrent encore se placer en face de nous, et leurs balles sifflant au-dessus de nos têtes comme un essaim d'abeilles, nous nous sommes repliés et mis en batterie à cent pas plus loin, derrière un mur de parc qui fut, en un instant, mis en état de défense.

C'était avec un vrai plaisir que nous entendions les balles de mitrailleuses s'aplatir extérieurement sur la muraille. Les obus la traversaient, il est vrai, mais ne nous faisaient pas plus de mal, malgré leur énorme quantité. Nous reçûmes alors l'ordre de pointer plus à droite, sur la hauteur de Villiers.

Cet objectif n'était pas visible derrière notre mur; trois pièces furent retirées et placées dans un petit fossé à droite de notre 6^e batterie, d'où elles firent feu jusqu'à ce que le tir des Français cessât à l'entrée de la nuit. Je remercie Dieu de ce que je suis encore en vie, jamais je n'oublierai cette journée; quelques officiers prussiens disaient qu'elle avait été encore plus sanglante que celle de Gravelotte; le sol était labouré par les obus français. Notre batterie avait atteint un double but: elle avait efficacement canonné les Français, puis elle avait pendant un certain temps concentré sur elle le tir de l'ennemi, temps pendant lequel les nôtres purent avancer sur Villiers.

Pour la première fois j'ai compris ce que veut

dire supporter à découvert un feu d'artillerie. Nos canonnières se sont tenus admirablement et ont conservé le plus grand sang-froid.

Après le combat, nous sommes restés à Cœuilley, où nous avons trouvé le temps de nous occuper de nos blessés. Ce n'est qu'à dix heures du soir que nous sommes entrés à Sucy.

Le 1^{er} décembre se passa tranquillement; deux brigades prussiennes vinrent nous renforcer pour reprendre Champigny et Bry. Le 30, nous n'avions pas pu garder ces villages, qui n'étaient occupés que par des grand'gardes. Quand les forts ont commencé à concentrer leurs feux sur eux, ils sont devenus intenables, d'autant plus que nous étions attaqués par des forces quadruples.

Notre mission consistait à garder Cœuilley, Villiers et Noisy-le-Grand, et nous l'avons fait. L'ennemi, qui se fortifiait en face de nous, était complètement sous la protection de canons de ses forts.

Le 1^{er} décembre, on nous envoya à Boissy-Saint-Léger; toute la journée se passa à attendre.

Le 2 décembre, nous allâmes en réserve sur la hauteur d'Ormesson, car les Prussiens, particulièrement la brigade Reisenstein, avaient attaqué Champigny. Les Français aussi attaquèrent sur toute la ligne, mais furent partout repoussés; nos pertes furent cependant épouvantables. Le soir du 2 nous allâmes à Villiers, où nous avons bivouaqué par trois degrés de froid, auprès d'un petit feu, les chevaux sellés et attelés. Le 3, les Français renouvelèrent leur attaque sur Villiers, mais seulement pour la forme.

A six heures du matin, nous allâmes nous placer dans un petit retranchement en avant de Villiers, d'où, pendant toute la journée, nous avons fait feu sur les positions de l'ennemi, qui resta sur la défensive et se contenta de nous envoyer un grand nombre d'obus qui ne firent aucun mal. Nous avons obtenu un assez grand résultat en démontant une pièce et en chassant, par un tir bien dirigé, les éclaireurs ennemis chaque fois qu'ils se montraient. Le soir, nous sommes rentrés dans les quartiers, à Villiers; ni hommes ni chevaux n'auraient pu supporter un nouveau bivouac. La journée d'hier s'est passée tranquillement: nous l'avons employée à compléter la construction de nos batteries et nous nous sommes accordé quelque repos.

Hier soir j'ai, pour la première fois depuis le 29 novembre, mangé quelque chose de chaud. Maintenant, tout est rentré dans l'ordre, et la fatigue est oubliée. Ce matin, au point du jour, nous nous sommes remis en marche, mais, au jour, la nouvelle arriva que les Français avaient quitté leurs positions; ils en avaient visiblement assez, car le terrain devant nous était couvert de morts, et, ce matin, on a encore amené des prisonniers et des blessés. Quoique nos troupes se soient couvertes de gloire, il règne une profonde douleur en raison des victimes, et l'exaspération contre les Français est immense.